

bleu, couvert d'un fond en dentelle noire, avec garniture de dentelle plissée à la vieille. Cela, on en conviendra, forme un assez joli total d'élégances.

D'aspect, le par-dessus ressemble assez au petit manteau sans plis sur les épaules qu'on portait l'hiver dernier ; comme lui, il est court et sans beaucoup d'ampleur ; seulement il diffère par quelques détails. Ainsi, généralement, ils sont arrondis devant, et ont une petite pèlerine aussi arrondie, posée plus bas que l'échancrure du col et formant presque la berthe.

Les par-dessus en taffetas uni sont doublés en florence blanc ; ceux en dentelle noire n'ont de doublure que leur dessous de couleur.

Cette nouveauté ne saurait être adoptée par toutes les femmes, car elle serait peu gracieuse pour la promenade à pied. C'est un vêtement charmant pour la sortie du spectacle, pour emporter avec soi dans sa voiture, afin qu'au bois, aux Champs-Élysées, ou dans un parc, on puisse s'en servir au moindre vent frais. Mais, nous le répétons, il ne peut convenir qu'à la grande élégance, car il ne remplace ni le mantelet, ni l'écharpe, ni la simplicité classique du châle. Ce n'est et ne saurait être qu'une fantaisie de grande dame.

Mais laissons de côté pour un moment les modes de la ville, et voyons un peu comment on s'habille à la campagne, car là tout se nivelle.

Au château, comme à la petite villa, on veut, pour le matin, un négligé simple et commode, et l'on choisit de préférence un petit bonnet de guipure orné de rubans ou de fleurs, une robe garnie d'un bouillon, une chemisette brodée à très-petit col.

Souvent aussi la robe est faite en peignoir ouvert, orné de revers en soie pareille à la doublure, et ce revers est bordé d'un ruban large d'un doigt, froncé au bord.

Toujours comme toilette de campagne, mais pour petit garçon, on adopte la blouse russe ouverte de côté, et lorsqu'elle est en mérinos ou en toute autre étoffe de laine, elle est bordée, comme celle-ci, par un velours. Une petite chimisette froncée au col, des guêtres, et voilà notre grand personnage en état de courir et de jouer fort à l'aise.

La veste algérienne ouverte un peu sur les hanches, avec manches ouvertes laissant passer les manches de la chemise, est préférée par les jeunes garçons de six à neuf ans. Un chapeau de paille et des brodequins complètent leur toilette.

Plus tard, il leur faudra la veste de drap juste à la taille ; maintenant on donne à cette veste un peu de largeur du bas, c'est-à-dire qu'elle s'évase comme les anciens gilets. Ce costume est le dernier degré de la fantaisie, le dernier échelon où s'arrête la variété des habillements du jeune âge. Après cette veste et l'habit de collégien, l'habit de ville et la redingote font passer le jeune garçon à l'état de jeune homme ; état fortuné qui permet les bottes et promet les moustaches, ces deux ambitions du collége.

La Revue Canadienne,

MONTREAL, 19 JUILLET, 1845.

Histoire de la Semaine.

Rendez-moi mon léger bateau,
Ma rame flexible,
Et ma chaumière au bord de l'eau.

Plus d'un de nos lecteurs, qui a passé des jours sereins et calmes dans quelques belles campagnes, sur les bords rians du Saint-Laurent, du Richelieu ou bien de quelque autre rivière, fleuve

ou lac que ce soit, peut aujourd'hui regretter sa vie champêtre, sa chaumière et son bateau, car la ville, la bonne ville de Montréal est insupportable et perd tous ses charmes, quand la chaleur est à 90 degrés Fahrenheit et que le soleil la tient dans un état d'ébullition et de transpiration générale. Aussi, faut-il le dire, tous les yeux, tous les desirs de nos citadins sont tournés vers les champs, vers la verdure. C'est bien l'été, cette fois, c'est la saison des fleurs, chantée par les poètes. Il nous faudrait pour célébrer cette courte et passagère saison, un ton de pastoral, un style de bucoliques et d'élogues que nous n'avons pas. Comment donc vous dire tout ce que cette vie de la campagne a de bonheurs et de plaisirs, nous qui sommes renfermés entre quatre murailles, occupés à écrire l'Histoire de la semaine, n'ayant autour de nous pour tout horizon que ces amas de pierres taillées et non taillées que l'on appelle la ville, ville superbe et fière, qui sait bien que si on la dédaigne pour un jour, et qu'on lui préfère la campagne, on sera bien aise de l'occuper et de revenir sous son aile maternelle dans les longs et froids mois qui vont succéder à cette riante et tant aimée saison de Flore. Cependant nous avons des souvenirs et l'imagination, cette folle du logis, s'en va à travers les vertes prairies et les gazons émaillés papillonner, butiner et prendre le frais. Elle nous rapporte de temps à autre quelques fleurs et quelques fruits ; mais pour aujourd'hui elle ne pourra prendre un lourd fardeau, car la chaleur est extrême.

On annonce, dans nos journaux, les exercices littéraires de nos divers collèges et établissements d'éducation. Le mois de juillet est encore le mois qui commence les vacances. Quel est celui d'entre nos lecteurs qui ne sent pas son âme remuée par de doux et d'agréables souvenirs classiques en entendant ces mots : Ohé ! ohé ! Voilà les beaux jours ! après nous avoir frotté de grec et de latin pendant onze mois, on va nous laisser libre, les coudees franches, courir, danser, gambader. Amusons-nous ! la jeunesse est une fortune qu'il faut dépenser, puisque Dieu nous la donne, mais dépenser sobrement et avec raison. Amusons-nous ! il faut bien commencer par s'enivrer de liberté, de folie et d'indépendance, quand on a l'idée bien nette qu'il faudra enfin se mettre au joug et s'atteler à la règle, car la société humaine ne se soutient pas avec des folies et des chansons ; soyons jeunes enfin de toutes les grâces d'un bon caractère, et non pas mélancoliques et sombres comme quand les noirs soucis arrivent, nombreux et en bonne compagnie. A ceux qui n'aimeraient pas nos folies, notre gaieté et nos jours de liesse, disons : ne calomniez pas la jeunesse. C'est belle chose que jeunesse ; jeunesse impatiente, vivace, alerte, brusque, mouvante, à l'œil vif, au teint frais, aémillante, pétillante, et frétilante, aussi,

Sans avenir, riche de son printemps,
Honnête et loyale au demeurant.

Il ne faut pas être inquiets outre mesure ; au contraire, soyez indulgents, soyez patients. Vous qui avez été jeunes, laissez à la jeunesse à jeter son feu et son écume, laissez-la courir à son aise et donnez-lui ses joyeux plaisirs. Ne vous inquiétez pas plus qu'il ne convient, de ce grand penchant pour le plaisir qui conduit si souvent à de si grandes vertus. Où est le mal, où est le danger quand ils seraient heureux, longtemps heureux de leur jeunesse et de leurs joies ; Dieu vous garde des enfants trop sages, sages avant l'âge, sur la tête desquels il n'a jamais versé les trésors du génie et la royauté de l'intelligence.

Soyons jeunes, gardons-nous des misères de l'ambition, précoce, avide et désordonnée, si souvent perfide et creusé ; ces hommes sages d'aujourd'hui dont l'ambition ne sait rien qui la puisse satisfaire, s'écriaient, comme nous, il n'y a pas vingt ans :

Qu'un instant de bonheur vaud mille ans dans l'histoire.

Vivent les vacances ! vive la liberté ! pour le quart d'heure. Adieu ! aimable Virgile qui nous avez vu plus d'une fois dormir sur vos poétiques bucoliques en rêvant à votre premier vers :

Titire, tu patulæ recubans sub tegmine fagi.

A nous aujourd'hui à dormir à l'ombre des grands arbres sans crainte du pensum et des sévérités du règlement ! Adieu ! Horace, qui nous chante les doux plaisirs, nous conservons de toi un souvenir riant et joyeux, et vous Démosthènes et Cicéron, Tite-Live et Quinte-Curce, Homère et Tacite, qui nous avez vu trop souvent estropier vos pages éloquentes, maltraiter vos sublimes inspirations, pardon des fautes grossières consignées dans nos versions de vos immortels ouvrages. Vous ne craindrez plus nos injures et nos outrages, nous allons vous quitter. Vous allez dormir en paix votre savant sommeil. Adieu ! nous partons.

Oh ! les années de collège, de ce bon temps où nous étions si malheureux, comme disait Stc. Thérèse, laissez-nous vous les rappeler.

Sont-elles heureuses, voyons : soyons justes et honnêtes et parlons franc.

Si l'homme était dans toute sa vie, dans son enfance surtout, ce qu'il devrait être, s'il était sage, s'il savait jouir de l'instant de bonheur que Dieu lui jette au passage, comme le nautonnier sait profiter d'un souffle de bon vent, il devrait être heureux au collège. Vous êtes là calmes et tranquilles loin des orages et des tempêtes de la vie, avec de joyeux compagnons de votre âge, partageant vos jours entre les soins de l'étude et des délassements agréables. Sans soucis du présent, sans craindre, sans connaître les misères, les déceptions qui vous attendent au dehors, vous ne voyez l'avenir qu'à travers le prisme de l'imagination et avec tous les charmes qu'elle lui prête. Il ne vous arrive du dehors que des rumeurs apaisées. Vous ignorez la vie, vous la voyez de vos yeux de jeune homme. Vous la rêvez avec vos idées de vingt ans, grande, sublime, large, généreuse et noble. Le monde vous paraît un grand théâtre où chaque homme a son rôle, vous êtes heureux par cela seul, mais vous ne savez pas que les intrigues des coulisses font souvent les succès de la pièce. Vous ne savez pas que les niais, que les sots y obtiennent fréquemment d'immenses applaudissements quoiqu'il faille leur souffler ce qu'il faut dire et ce qu'il faut fuir. Vous ne savez pas qu'il est quelque chose dans le monde que l'on préfère le plus souvent à la vertu, au génie, à l'intelligence, quelque chose devant qui tout se courbe et ploie le genou, un veau d'or, un faux Dieu que le peuple d'Israël adore chaque jour de plus en plus, une religion qui surpasse l'idolâtrie des Gentils et des Phari-siens, qui a sa langue particulière, son argot qu'il vous faudra apprendre de suite sous peine de passer pour un barbare et un ignorant, un costume qu'il vous faudra revêtir sous peine de passer pour un étranger et d'être traité comme tel. Ce veau d'or, ce faux Dieu, cette religion, c'est l'argent et le luxe ; si vous n'avez pas son langage, si vous n'avez pas son séduisant costume, vous êtes perdu. Oh ! la vie du monde libre, indépendante, pleine de décevantes espérances, qui vous